

Lettre au syndic

Autor(en): **Marti, Claude**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **74 (1947)**

Heft 3

PDF erstellt am: **14.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-226322>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Lettre au Syndic

Paris, le 25 octobre 1947.

Mon cher papa,

Si chez nous, au village, le Syndic est un personnage que l'on ménage, ici, c'est avec la concierge (la pipelette, comme disent les Parisiens) qu'il ne faut pas se brouiller. Elle est tout à la fois agent de renseignements, case postale, indicatrice des Pompes funèbres, chien de garde et pompier. C'est la femme orchestre de la maison. Est-on gentil avec elle, lui fait-on de ces petits cadeaux qui entretiennent l'amitié, ça va tout seul. Sitôt que le facteur a passé, elle te monte les escaliers quatre à quatre avec un sourire de Salustiste à la Noël :

— Voilà le courrier, Monsieur Justin. Y'a une lettre du papa. Je les reconnais tout de suite, celles-là. Il a une tant belle écriture, Monsieur votre père, bien dessinée. Il me rappelle celle de mon défunt mari qui était commis aux postes. Y en avait pas deux comme lui pour ce qui est de la plume. Ah ! si cet Allemand n'avait pas inventé l'imprimerie, on serait devenu millionnaire. Un artiste que c'était mon François ! Un artiste avec l'instruction en plus !...

Aux petits soins, quoi. Mais si par malheur tu te permets de lui dire que tu as déjà vu des écuries plus propres que ses escaliers, alors là, pardon. En fait de courrier, elle ne monte plus que les commandements de payer. A ce propos, tu serais bien gentil de m'envoyer un peu d'argent.

Tu sais peut-être cher papa, que depuis huit jours les autobus et le Métropolitain font grève. Le gouvernement, qui comme celui de Berne, est toujours à la hauteur de sa tâche, a alors réquisitionné tout ce qui pouvait servir au transport des voyageurs : autocars, camionnettes, camions à ridelles. On se serait cru à une rétrospective du salon de l'auto ou un samedi matin sur la Riponne.

Le Buffet, naturellement, a voulu absolument se balader dans un de ces véhicules de remplacement. Ça lui rappelait la noce au fils Chollet quand on avait entassé la moitié du village sur les chars à bancs, qu'il disait.

Ça fait qu'on s'est renseigné sur l'endroit où on pourrait en trouver un qui ne soit pas trop plein. C'était juste de l'autre côté de la rue. On traverse et on s'approche d'un camion à ridelles qui était ma foi pas mal chargé. Au moment où le Buffet allait monter, voilà les ridelles qui lâchent et la moitié des voyageurs qui culbutent pêle-mêle sur le trottoir. Tu aurais dû voir ces rires, ce grouillement et ces piaillées. Heureusement qu'il y avait plus de peur que de mal. Buffet a juste eu le temps de faire un saut de côté, et pourtant il n'a pas juré, c'est mauvais signe. Il a froncé les sourcils et tout en lui faisait comprendre qu'il trouvait ces Français pas sérieux.

— Alors, Buffet, on y monte, que j'y ai fait, tu en voulais justement un où il n'y ait pas trop de monde ! Y'a de la place maintenant.

En cette place du Tunnel où se rencontrent les gens de la ville et leurs amis de la campagne vous trouverez au

Café des Négociants

des vins tirés au tonneau, amoureusement soignés ; des mets succulents préparés à la mode de chez nous ; fondues ; grillades ; charcuterie renommée.

L. PÉCLAT, prop.

— Parfaitement qu'on y va. Seulement, je préfère prendre une camionnette fermée. Je ne tiens pas à me faire remarquer !

A ce moment s'arrête juste devant nous un espèce de petit autocar noir, sans fenêtrage, avec une porte à l'arrière.

Il ne restait que deux places. Les quatre autres étaient occupées par des agents de police qui devaient sûrement habiter la rue St-Denis, comme nous.

On était bien assis dans cette espèce de boîte roulante, mais un peu à l'étroit. Le Buffet rayonnait comme les jours de foire, quand il avait réussi à vendre une vache à Salomon sans avoir encore à lui verser de l'argent par-dessus le marché.

— Là au moins on se sent en sécurité, finit-il par dire.

— C'est vraiment le terme adéquat, que lui a fait un gros agent assis en face de lui et qui souriait depuis que nous étions montés. Cette voiture est faite en sorte qu'une fois que vous y êtes entrés, il n'y a pas de danger que vous vous retrouviez dans la rue.

On roulait depuis dix minutes quand la voiture s'est arrêtée juste devant le commissariat de police de St-Denis.

Le Buffet s'étira satisfait, descendit prudemment et se dirigea vers le chauffeur pour lui glisser un petit mot de remerciement. C'était encore un agent de police.

— Mais, cré nom de sort, qu'est-ce que c'est donc que cette voiture ? demande Buffet, intrigué par la foule qui se massait autour du véhicule en rigolant.

— Ça, mon petit père, c'est le panier à salade.

Le Buffet s'est effondré. Il est au lit avec 39 de fièvre. Je termine ma lettre, car c'est l'heure où je dois lui porter sa tasse de camomille.

Ton fils affectionné : Justin.

p. cc. Claude Marti.

La paix o L'osi o l'osalla

On où dere ti lè dzor que voillan fère la paix, adon mè seimblie tiet po dâi z'homme que daivont être instruit n'en savent pas gros, ma ne faut pas s'ébayi de cein, quand on vâi dâi citoyen que devetrant s'arreindzi n'en savent pas mé.

Li avait on coup dou vesin que l'aviant n'a râpa¹⁾ per indèvi. L'on voliu alla fabrequa dau bou po l'iver. Adon quand son arrevâ à la râpa sè son bota ein taille après on gros vuargno. L'i a lo Djan-David que dit à Pierre-Abram :

— Voétie vé cé galé osi que l'ai a su ci se-
gnon !

Ma Pierre-Abram lâi répond :

— N'est pas on osi, l'est on osalla !

— Tè dio que l'est on osi !

— N'est pas veré, l'est on osalla !

— Te crai que ne veyo pas bei, te dio que l'est on osi !

Adon po sè mettre d'accord, sè san fotu ona tricotâye et l'on laissi lo bou.

L'an d'apri tot parâi, l'on décida d'alla fère ci bou... et ein route ! Quand l'ont étâ vè lo vuargno, Djan-David a de à l'autro :

— Ora sti an no vollein pas nos tzeagni po cé osi de l'an passa.

— N'étâi pas on osi, l'étâi on' osalla !

— Perdin ne saraî, l'étâi on osi !

Et l'on requeminci la nièze.

Adon l'on veindu la râpa po avâi la paix !

¹⁾ Terrain buissonneux et en pente. Eug. P.

LOTÉRIE ROMANDE

Tirage : **20 décembre**